

Elisavet Moutzan-Martinengou, *Autobiographie. Mémoires d'une recluse*, éd. Cambourakis, 62 rue du Faubourg Saint-Antoine, 75012 Paris, 2022. Traduction du grec par Lucile Arnoux-Farnoux (et postface).

Elisavet Moutzan (1801-1832) est une figure singulière de la littérature grecque du XIX^{ème} siècle. C'est la première fois que cet ouvrage autobiographique est traduit en français. La traductrice explique qu'Elisavet a connu un destin tragique et qu'à son époque personne parmi ses proches ne s'est soucié de prendre soin de ses écrits, soit une trentaine d'œuvres dont une majorité de pièces de théâtre.

Son autobiographie a été publiée partiellement en grec, par son fils, une cinquantaine d'années après sa disparition. Le texte a été amputé volontairement semble-t-il, de passages qui avaient trait à l'histoire de sa famille.

Elisavet était issue d'une famille aisée de la noblesse grecque de l'île de Zakynthos où elle vécut (île ionienne connue aussi sous le nom de Zante). En 1947 l'érudit et historiographe Dinos Konomos publie un hommage à Elisavet Moutzan et déclare avoir retrouvé quelques-uns de ses manuscrits à Zakynthos et annonce qu'il va les publier. Le travail tarde et le grand tremblement de terre de 1953 dans cette île détruit la maison où les manuscrits étaient conservés. De l'œuvre de cette autrice il ne subsiste que cette autobiographie tronquée et publiée en grec en 1881.

La voix d'une jeune femme de 1830 émerge du silence qui lui fut imposé durant son existence. Cette recluse aspirait à la connaissance et plaçait ses espoirs dans les écrits qu'elle voulait transmettre. La situation des femmes dans la société grecque et le mode de vie qui leur était imposé les maintenaient dans la solitude et à l'écart de la vie publique et des activités réservées aux hommes.

Elisavet livre un témoignage féminin sur son époque. Elle ne remet pas en cause l'autorité parentale, elle reconnaît la spécificité qui caractériserait la sensibilité féminine et le besoin de protection pour les jeunes filles de l'amour paternel. Cependant elle dénonce tout ce qui lui paraît relever de l'excès et faire affront à la raison. Elle se révolte contre trois contraintes qui lui sont imposées : la réclusion, le manque d'instruction pour les filles, l'obligation du mariage arrangé. Il lui est refusé de sortir de la maison, de rencontrer des personnes à l'extérieur pour converser. Elle n'est pas autorisée à se rendre à l'église orthodoxe sauf pour les fêtes de Pâques avec sa famille.

Elisavet commence à apprendre seule l'italien puis, lors de sa seizième année, sa mère voyant son intérêt pour l'étude fait venir le moine Théodosios Dimadis qui avait étudié à l'université de Pise et donnait des cours de philosophie à l'école publique de Zakynthos. Il devient le précepteur d'Elisavet, ;grâce à lui elle fait ses premiers pas en grec ancien et aborde Homère. Elle étudie aussi l'Encyclopédie philologique, une

anthologie des textes des écrivains de l'antiquité et des Pères de l'Église (dont Chrysostome).

Les revendications d'Elisavet concernent sa volonté de s'instruire, d'exercer sa raison comme les hommes dans la société de son époque. En cela elle se rattache aux traditions des Lumières. Elle réclame d'exercer son libre arbitre et demande à son père d'avoir la liberté de rester célibataire pour pouvoir étudier. Elle en vient à solliciter de s'isoler dans un couvent pour continuer à étudier. Dans cette société patriarcale, Elisavet est même obligée d'écrire à son père et à son oncle en octobre 1821 pour demander l'autorisation « d'abandonner le monde », de se retirer dans un couvent pour continuer à étudier dans la sérénité et à l'abri des vicissitudes du monde. Elle reçoit un refus catégorique et subit bon nombre de pressions morales. Les mois passent et Elisavet dans son désespoir tente une fuite vers Corfou, espérant de là passer en bateau à Venise où elle avait l'adresse d'une cousine de sa mère qui aurait pu l'héberger et l'aider ensuite à se réfugier dans un couvent. Elle échoue.

Les années passent, Elisavet continua à étudier seule, avec courage et à écrire plusieurs pièces de théâtre et quelques exercices poétiques. Elle traduit le Décaméron de Boccace. Elle ne fait guère allusion aux événements extérieurs dont elle n'a que peu d'échos, elle mentionne le tremblement de terre à Zakynthos en décembre 1820 et le soulèvement des Grecs contre les Ottomans en 1821.

De désespoir, elle accepte en 1830 le mariage arrangé décidé par ses parents avec Nikolaos Martinengou, homme plus âgé, d'un rang nobiliaire acceptable. Les préparatifs du contrat de mariage donnent lieu à des négociations assez sordides à propos de la dot.

Les dernières pages de l'autobiographie d'Elisavet s'achèvent à la veille de son mariage. L'année suivante elle met au monde son fils et meurt seize jours après. Voilà les résultats d'un enfermement impitoyable malgré une résistance féminine au quotidien. Les espoirs et les talents d'une recluse furent étouffés à jamais.

**Nous remercions Stéphane Sawas, qui enseigne le Grec moderne à l'École des Langues orientales de Paris. Il nous a permis de trouver la traduction française de cette autobiographie.*

Catherine Chadeaud